

ILLUSTRATIONS

PIERRE	RÉGINE	MARGUERITE
CHRISTIAN	DANIELLE	LUCIENNE
JEANINE	HENRI	MARTHE

PORTRAITS

TÉMOIGNAGES

PARCOURS DE VIE

PORTRAITS

RÉGINE

Régine a 71 ans. Elle a vécu en région parisienne et a élevé sa fille.

Régine est bénévole à l'Association Valentin Haüy, hébergée au centre social de la Pépinière. Elle est également bénévole écoutante à PaPautons, dispositif d'appels de solidarité pour les personnes isolées.

Régine est malvoyante, elle se déplace avec une canne. Elle a travaillé puis a terminé en situation d'invalidité. Son handicap a provoqué une « **cassure** » dans sa vie familiale. Un premier contact avec l'Association Valentin Haüy à l'occasion d'un séjour de vacances suite à une fracture de la jambe lui permet d'envisager son handicap différemment : « **le groupe m'a ouvert sur ce que je pouvais faire avec une synthèse vocale avec mon ordinateur, je lisais beaucoup et je ne pouvais plus donc je suis passée au livre audio, je me suis équipée. Je me suis adaptée à mon handicap. J'ai appris à renoncer à certaines choses mais finalement je ne sais pas si c'est dû à mon âge ou à mon handicap. Le fait de rencontrer des gens te donne envie de faire des choses. Il faut se donner du mal mais les autres t'obligent à avancer. Je n'ai plus de famille mais j'ai des amis. Une porte se ferme et une autre s'ouvre** ».

Après la région parisienne, Régine vient s'installer avec son ami à Pau, « **dans une ville plus humaine** » où elle fait la connaissance de Gérard, le président de l'AVH. Au sein de l'association, Régine participe à des formations sur le téléphone mobile pour utiliser la synthèse vocale de l'appareil. « **Cela demande beaucoup d'effort et on a besoin de s'aider les uns les autres, par exemple je téléphone à des personnes qui n'ont pas internet pour relayer les infos de l'association et il y a des bénévoles qui m'aident pour tourner à pieds autour de mon quartier, ce sont des échanges. Ma canne électronique est un outil en plus mais reste le contact humain** ».

Puis Régine entre en contact avec le centre social de la pépinière et l'association organise une fois par semaine des lectures à voix haute au sein du centre: « **cela permet une ouverture plus importante, de rencontrer d'autres personnes** ». Régine faisait déjà de l'écoute quand elle habitait Paris et donc cela lui paraît évident de devenir écoutante pour Papautons dans le centre social, « **à l'écoute, on n'a pas besoin de la vue, mon objectif est d'apporter aux autres ce que je peux mais cela m'apporte quelque chose à moi aussi. Mon envie c'est de partager dans la mesure de mes moyens** ».

Régine était très myope de naissance et a été en invalidité à 47 ans : « **ce qui m'est apparu évident c'est de commencer à faire des choses très tôt, il faut s'organiser dès le début de sa retraite pour prendre l'habitude, après si on n'a rien mis en place, à 80 ans c'est trop tard, on ne sort plus. Il ne faut jamais se relâcher, être attentif à tout, tout le temps. Quand on ne voit pas, on est tout le temps concentré, on apprend à aller à l'essentiel mais il faut aussi apprendre à renoncer à certaines choses comme la vivacité !** ».

LUCIENNE

Lucienne a 84 ans. Elle habite dans le quartier, à quelques rues du centre social.

Lucienne est née au Maroc, a passé son bac à Marrakech et a enseigné quelque temps dans ce pays. Elle a également travaillé à la poste et c'est ainsi qu'elle a rencontré son mari qui faisait son service dans la météo : **« on s'est connu d'abord par téléphone pendant un long moment pour le travail puis ensuite on a cherché à se rencontrer vraiment »**. Elle rentre ensuite en France avec ses parents à Juzet-de-Luchon dans une maison de famille dont son papa a hérité. Au retour du service de son fiancé ils se marient puis vivent 2 ans à Paris : **« j'ai détesté Paris »** où elle élève sa petite fille. Son mari, qui travaille dans un bureau d'études de prototypes d'avions obtient sa mutation et ils s'installent à Toulouse puis Pamiers. Lorsque son mari décède, Lucienne repart s'installer à Luchon puis à Pau. Elle s'est beaucoup occupée de son petit-fils qui vit d'ailleurs encore avec elle.

Lucienne fréquente presque chaque jour le centre social de la Pépinière : **« je viens régulièrement ici car je recherche de l'amitié, du contact humain. Je suis à la maison toute seule, mon petit-fils n'est pas là de la journée, les voisins travaillent, je n'ai pas de contact, ici c'est formidable »**.

Lucienne a quelques petits soucis de mémoire donc nous l'accompagnons du mieux possible en essayant de l'orienter vers des activités qui lui conviennent tout en respectant ses choix et ses désirs :

« Je faisais la belote car j'avais des copines mais maintenant je n'y vais plus.

J'ai essayé la peinture et ça m'a plu, j'aime bien. Quand j'étais au lycée, mon professeur de dessin me disait de continuer dans le dessin à Paris mais mon fiancé de l'époque n'a pas voulu. Mon professeur avait un copain aux Beaux Arts et j'aurais pu y aller mais on me disait que c'était malsain.

Je vais au scrabble, ça me plaît même si parfois j'ai du mal.

Je vais aussi une fois par mois à l'atelier cuisine, la dernière fois on a fait un gâteau, c'était très bien, je l'ai refait à la maison mais j'ai été un peu malade car il était riche en beurre ... mais mon petit-fils l'a terminé !

On m'a proposé aussi de rejoindre le groupe de lecture à voix haute avec des personnes mal voyantes. Mais ça m'a bouleversé car pour moi la vue, c'est quelque chose d'important. Ces personnes sont formidables, gentilles et accueillantes mais ça me rappelle quand j'étais petite au Maroc et que j'avais trop regardé le soleil, j'étais restée éblouie toute une journée. C'est affreux de ne pas voir.

J'aime bien aussi aller au PépiCaf, prendre une boisson, discuter avec les gens, le contact humain, c'est important. Je n'aime pas trop rester seule. Mon but c'est de rencontrer des gens ; ici j'ai toujours du monde autour de moi ».

JEANINE

Jeanine a 88 ans, « **bientôt 89 en mai prochain** ».

Elle a été élevée par ses grands-parents paternels jusqu'à l'âge de 11 ans à l'Arbresle, à côté de Lyon. « **J'étais la mal aimée, on disait que je n'étais pas studieuse, pas soigneuse** ». En 1941, elle part à Lyon chez sa maman où elle fréquente un collège dans le 7^{ème} arrondissement mais elle ne veut plus aller à l'école car elle veut apprendre la sténodactylo dans une école type Pigier. Mais l'école est fermée par la Gestapo et elle se rabat donc sur un CAP Sténodactylo et Correspondance Commerciale. Jeanine commence à travailler à 16 ans à la Sacem, « **mes parents me prenaient tout mon argent mais c'était bien, j'avais des places de spectacle gratuites** ». Cependant et à son grand regret, elle quitte cette place à la demande de son père et s'occupe du courrier dans une usine de peinture.

Jeanine se marie en 1949 à la mairie du 7^{ème} arrondissement de Lyon. En 1950 naît sa fille et elle arrête de travailler durant 4 ans, son mari est voyageur de commerce multicités et s'absente donc régulièrement. En 1955, le couple s'installe à Limoges et Jeanine s'occupe de la gestion du dépôt de fabrique dont son mari est représentant. Ils vivent ainsi une quinzaine d'année puis une opportunité se présente et le couple reprend les magasins Pronuptia de Pau et de Tarbes au début des années 70. Les affaires marchant bien, le mari de Jeanine arrête son métier de voyageur de commerce puis le couple fait l'acquisition de deux autres magasins à Toulon puis à Bayonne. Pendant ce temps, ils font construire une maison à Pau puis monsieur prend sa retraite en 1989 et quelques années plus tard ils revendent les commerces.

Jeanine est veuve depuis 2006 et sa fille vit seule à Artiguelouve donc pas très loin de chez elle. Jeanine joue au scrabble chaque mercredi au centre social de la Pépinière et peut venir grâce à Danielle, la responsable bénévole de l'activité qui va la chercher à domicile en début d'après-midi et la ramène chez elle ensuite, « **les sorties ne m'intéressent plus car j'ai des problèmes d'équilibre** ».

Jeanine a un emploi du temps très précis : « **le lundi je m'occupe des tâches ménagères, le mardi et le vendredi je joue à la belote et au rami à Bizanos pas très loin de chez moi, le mercredi j'ai le scrabble à la Pépinière, le jeudi je sors avec ma fille et le samedi c'est le jour du coiffeur. Ça me convient bien comme cela même si le dimanche est un long ...** »

TÉMOIGNAGES

PIERRE

Pierre a 67 ans. Il est marié, a 3 enfants.

Il est bénévole à SOS Courriers Administratifs.

Pierre était ingénieur dans l'industrie pétrolière. Dans le cadre de son activité, il a vécu en Norvège, au Nigéria, aux Etats-Unis, il a effectué de nombreuses missions un peu partout dans le monde. En France, il a vécu à Paris et à Pau et c'est dans cette ville qu'il a terminé son activité professionnelle.

« Je suis venu à la Pépinière 6-8 mois après ma retraite fin 2011. Ça ne me venait pas à l'idée de rester chez moi à regarder les matchs à la télé et je ne suis pas père montagne non plus. Ça me paraît évident de me rendre utile aux autres. J'avais également aidé au Secours Catholique, j'avais contacté les Restos du Cœur aussi. Je vais fréquemment dans ma maison en Bretagne pour faire du bateau, surtout pendant les vacances avec ma famille. J'avoue que c'est un frein à mon sens du service ! Je recherche des choses souples au niveau de mon planning car je pars tout l'été. Ici les gens prennent rendez-vous en fonction des disponibilités des bénévoles. Moi, ça me convient, je donne mes dates. Je viens ici le mardi et le mercredi matin. Parfois je fais un peu du rab entre midi et deux pour des gens qui travaillent.

A SOS Courriers, j'aide des gens qui ne maîtrisent pas bien le français ou des gens peu à l'aise avec le langage administratif : je rédige des courriers pour résilier des assurances, changer de prestataires, beaucoup de formulaires, des demandes de logement social, des renouvellements de cartes de handicaps ...

Mon souci actuel c'est la fracture numérique. Ça a commencé avec les impôts et ça se généralise, comme pour la carte grise maintenant. Nombre de personnes n'ont pas internet ou se sentent décalés, pas à l'aise et pas forcément que des personnes âgées. J'ai un ordi ici dans le bureau pour les formulaires *cerfa* ou pour donner des adresses aux gens, pour des demandes de naturalisation par exemple. Mais pour les impôts par exemple il faut une boîte mail pour activer un dossier. On a monté un truc avec les responsables informatique ici mais c'est un casse-tête ... par exemple pour la délivrance du permis de conduire ... il faut scanner des documents ... tout ça devient compliqué ... les gens sont vite paumés. Il n'y a plus assez de rencontres avec des êtres humains. Je me sens concerné par les difficultés des gens, je me sens interpellé. Les histoires virent au cauchemar : une personne a eu des problèmes avec sa box internet, des prélèvements multiples suite à des déménagements, des pépins administratifs et ça finit avec des problèmes bancaires graves. On rencontre ici des gens qui mettent le doigt dans la mouise et c'est vite l'engrenage ...

Ce qui est un peu frustrant c'est que souvent on n'a plus de nouvelles des gens, on aimerait savoir ce qu'ils deviennent, si ce que l'on a fait a marché même si on

suppose que oui s'ils ne reviennent pas. J'ai aussi un suivi régulier avec certaines personnes. Ça me convient en termes de planning et sur le fond, j'ai l'impression de servir à quelque chose ce qui n'a pas toujours été le cas dans mon travail.

J'ai la sensation d'apporter mon aide à des gens et même si on ne les revoit pas, c'est peut être qu'on a été un peu efficace. Dans ma vie professionnelle, j'ai vu évoluer les changements sur les rapports humains et notamment la révolution informatique avec des montagnes de mails. Durant mes dernières années, j'avais la sensation de n'être plus qu'un matricule. On est passé à la direction des ressources humaines au lieu des relations humaines, partout des gens pourtant passionnés par leur boulot en ont marre.

Les gens que l'on rencontre ici nous racontent leur vécu, leur vérité. La recherche de la parole est tout aussi importante que la résolution des dossiers. Des personnes ont parfois vraiment besoin de parler ».

DANIELLE

Danielle est responsable de l'activité scrabble qui a lieu 3 fois par semaine. Elle habite vers Soumoulou à environ 25 minutes de Pau.

Dès le départ, le ton est donné, il est à l'optimisme : « **J'ai 70 ans, j'ai une petite retraite mais je m'en débrouille** ». Puis Danielle enchaîne toujours sur un ton très rythmé : « **j'ai le certificat d'études et un CAP de couturière. J'ai eu un problème à 14 ans. Ma mère a perdu la vue. Ça m'a bloqué. J'ai été très perturbée. Je suis devenue sensible, émotive, écorchée, je réagis parfois un peu vite** ».

Danielle s'est donc beaucoup occupée de sa maman tout en « **travaillant un peu dans une épicerie pour m'aérer l'esprit** », elle s'est mariée, a élevé ses enfants. Quand le petit a eu 10 ans, elle s'est formée comme auxiliaire de vie et s'est occupée de personnes handicapées à domicile. Danielle a ensuite eu un cancer de la thyroïde puis est tombée en dépression ; elle a continué de s'occuper de ses parents et notamment de sa maman qui avait fait un AVC.

Puis Danielle enchaîne les phrases toujours sur un rythme très intense, « **à la retraite avec mon mari, j'avais besoin de prendre l'air, de rencontrer des gens, on est allé dans un club à Soumoulou pendant 4-5 ans ; j'étais au bureau mais il y a eu des problèmes avec le président donc je suis partie, mon mari est resté mais moi j'ai préféré partir. Ma sœur habite à quelques rues d'ici, je m'occupe d'elle car elle a un problème d'Alzheimer, je l'ai beaucoup sortie dans Pau. J'adorais danser, avec mon mari on a pris des cours, on a fait des thés dansants et c'est comme ça que j'ai connu la Pépinière. Au début, j'ai fait du loto puis on a fait du scrabble avec ma sœur. Puis les responsables ont voulu arrêter et j'ai repris le flambeau de l'activité. Bon, ça n'a pas plus à tout le monde ...**

La Pépinière m'a appris à me tempérer dans mes réactions. Quand j'ai eu des soucis avec certaines personnes, j'avais tendance à rejeter. Flavien, le directeur m'a appris à me modérer, à redire bonjour aux gens malgré les tensions. J'ai aussi des problèmes de sautes d'humeur avec mon absence de thyroïde et mon traitement médicamenteux. Ici je recherche la convivialité, voir du monde, rendre service. Le centre social me permet de côtoyer des personnes différentes de moi, par exemple moi qui suis petite fille de cantonnier, je vais régulièrement chercher une dame dans le quartier de Trespoey pour l'amener au scrabble. Ce n'est pas mon milieu d'origine mais on se nourrit les uns les autres, on a des échanges. Ça contribue à mon épanouissement.

Dans l'avenir, j'aurai vraiment envie de faire évoluer l'activité scrabble ; j'aimerais proposer des jeux de société de temps en temps ou encore initier des jeunes au scrabble pendant les vacances. J'ai toujours été dans l'accompagnement, dans mon travail et avec mes parents puis avec mes enfants. Je fais ici ce que je peux, je me sens bien, j'espère continuer.

J'adore venir converser avec d'autres, au salon des seniors par exemple ou quand on se retrouve à des réunions organisées par la Pépinière.

J'adore ces journées de formation pour les bénévoles, ça m'aide aussi dans mes échanges personnels ou avec le groupe de scrabble.

Je vais aussi au Silver Geek, j'aime bien être avec les jeunes, j'apprends des choses nouvelles, j'ai essayé le Wii bowling, c'était amusant ».

Depuis cet entretien, Danielle veut s'investir encore un peu plus dans le centre social car elle a exprimé le souhait de venir une demi-journée par semaine en tant que bénévole à l'accueil.

HENRI

Henri a 62 ans.

Henri est très impliqué au sein du centre social de la Pépinière. Il est bénévole pour l'aide aux devoirs à destination des élèves de primaire et de collège pour lesquels il intervient plusieurs fois par semaine depuis environ 5 ans. Il participe aussi aux cours de lettrisme en français pour les adultes deux soirs par semaine. Depuis cette année, il est également administrateur de l'AUP, l'Association des Usagers de la Pépinière.

Henri est originaire d'Algérie ; il est arrivé en France vers l'âge de 5-6 ans au début des années 60. Il a d'abord habité vers le stade Bourbaki durant une année puis à Camors dès les constructions achevées : **« les immeubles Carlitos n'existaient pas encore, il y avait le château. Fouchet était déjà là mais a été reconstruit depuis. Dans les immeubles, il y avait des Pieds-noirs, des immigrés espagnols, portugais et italiens. Quelques africains aussi mais pas beaucoup. Ici, c'était des bois, on n'avait pas de voiture, on faisait tout à pieds. A Saragosse, il n'y avait rien, c'était des bois également. Je fréquentais la MJC Philippon, vers l'actuelle salle des ventes. Dans ce quartier, il y avait un préfabriqué pour l'église, vers l'actuelle crèche. Le curé de l'église était super, on participait à la vie de quartier avec la Jeunesse Ouvrière Catholique. Quand l'église St Pierre a été construite, il y a eu une MJC dans ce préfa. Le supermarché, c'était d'abord la Coop puis Champion qui nous sponsorisait pour les tournois de foot auxquels je participais quand j'avais 12-14 ans. Il y avait une pharmacie rue Dufau puis des petites épiceries un peu partout »**.

Henri est allé à l'école Bouillerce puis au collège du quartier. Il a poursuivi ses études à Anglet et ne rentrait donc que le week-end. **« J'ai vu construire la Pépinière mais à ce moment là je ne la fréquentais pas car ma vie commençait à être ailleurs »**.

Dans les années 2000, après le décès de sa maman, Henri revient dans le quartier et s'installe dans son appartement. Des problèmes de santé au bras et à l'épaule l'obligent à cesser son travail : **« à ce moment là, je me suis dit que je devais faire quelque chose. J'aimais bien ce qui était scolaire, j'aidais mes neveux, des enfants d'amis. A l'université du Temps Libre, j'avais étudié un module pour aider à apprendre donc je suis venu ici, à la Pépinière pour me renseigner et c'est comme cela que j'ai commencé à faire de l'aide scolaire. Selon les soirs, je vais au CLAE (Centre de Loisirs Associé à l'Ecole) de 16h à 17h30 et à l'EPJ (Espace Projets Jeunes) de 17h à 18h et j'enchaîne avec l'aide aux apprenants de 18h à 20h »**. Durant la journée, Henri continue de fréquenter l'Université du Temps Libre où il étudie l'anglais, l'espagnol, le chinois mais aussi la philo, l'histoire-géographie, les relations internationales. Ses journées sont bien remplies mais **« ça me va, ce n'est pas un souci pour moi. L'année est parfois un peu dure car pendant les vacances, je récupère régulièrement mes petits-enfants. Heureusement que l'aide aux devoirs s'arrête pendant les grandes vacances car là, j'ai les petits plus longtemps et j'aime bien ça »**.

A l'avenir, Henri aimerait bien voyager un peu : « **j'apprends l'anglais pour voyager mais il faut que j'arrive à franchir le pas. Je ne veux pas partir avec des structures trop encadrées mais je ne me vois pas partir seul. Je dois trouver quelque chose pour partir à plusieurs mais pas de façon trop encadrée, trop rigide** ».

Henri estime que « **le centre social est précieux car il donne l'opportunité de faire des choses, de s'investir ; ça fait sortir les gens, ça met de la vie dans le quartier. Ce serait triste s'il n'y en avait pas. Mais certaines personnes ne font pas le premier pas de venir jusqu'ici. Je pense que ça pourrait être bien d'organiser des animations dans les quartiers comme des petits tournois de sport avec du foot, du badminton ... J'ai entendu parler d'un projet d'équiper un véhicule et d'aller dans les quartiers pour aider les gens pour les papiers, pour faire office de bibliothèque et d'autres choses ; c'est un projet qui me paraît important** ».

MARTHE

Marthe a 73 ans.

Marthe est née en Algérie où elle a étudié dans une école de sténo-dactylo. Elle fait partie des rapatriés en 1962 d'abord à Paris puis à Pau. Elle apprend la saisie informatique puis travaille ensuite pour l'armée de terre, à Paris et à Valenciennes. A sa retraite, elle revient sur Pau et s'occupe beaucoup de sa maman qui souffre de maladie d'Alzheimer puis de son oncle également âgé et malade. Au décès des membres de sa famille qu'elle a accompagnée si longtemps, Marthe se retrouve seule, sa fille et ses petits-enfants vivant en Ecosse. Marthe a elle-même des soucis importants de santé ; elle est très fatiguée.

Marthe est adhérente à l'association Tandem hébergée dans les locaux du centre social de la Pépinière. Tandem s'adresse à des personnes âgées et/ou en situation de handicap vivant à domicile, à Pau ou dans les environs. Dans des accompagnements individualisés, l'association met en relation des bénévoles accompagnateurs avec son public pour des sorties liées à la culture, aux loisirs, aux sports, à la détente. Les sorties en duo sont à l'initiative de la personne accompagnée qui choisit son type d'activité, le lieu et l'heure. Tandem organise également des rencontres hebdomadaires ou des repas partagés entre ses membres, également dans les locaux du centre social.

« J'ai appris l'existence de Tandem à la foire expo puis des amis ont utilisé Tandem et ils en étaient très satisfaits. Et maintenant, c'est mon tour. Pour des spectacles d'abord, j'aime bien aller au théâtre mais maintenant j'ai des problèmes auditifs, de la danse au Zénith ou de la musique. Quand la place est plus chère que le forfait de Tandem, c'est moi qui rajoute le supplément mais ça ne me gêne pas c'est normal. Puis je viens une fois par semaine, ici au centre social pour passer l'après-midi. On rencontre d'autres personnes, c'est sympathique, on passe un bon moment, ça coupe la semaine. On prend le thé, le café, aujourd'hui j'ai amené des jeux. Ces moments du jeudi sont précieux. De temps en temps, on fait des repas à thème, comme un repas espagnol par exemple ou des goûters, on a fait un goûter de Noël avec une chorale. J'aimerais aussi que des gens viennent chez moi, pour jouer aux cartes par exemple, le dimanche qui est un peu long. J'aimerais vraiment plus de moment de rencontres, des moments collectifs, d'échange comme ceux du jeudi ».

PARCOURS DE VIE

MARGUERITE

Marguerite a 80 ans.

Elle fréquente le centre social depuis 2015. Elle est bénévole suppléante à l'atelier points de croix.

Marguerite est née à Paris avant la guerre. Son papa est espagnol et durant l'occupation, ses parents se réfugient en Espagne chez la grand-mère. Mais son papa se fait arrêter par le régime franquiste et Marguerite est alors placée avec sa sœur dans un orphelinat, « **sorte de camps de concentration tenue par des religieuses fascistes qui voient dans les petites parisiennes que nous sommes de futures femmes de mauvaise vie ; j'ai vu beaucoup d'enfants mourir là-bas** ». Elle apprend à lire et écrire l'espagnol. Avec sa sœur, elles font aussi les corvées de lessive mais elles ont déclenché des problèmes d'allergie aux mains donc on les met à la broderie. L'état de maigreur des sœurs, « **on était squelettiques** » inquiète la directrice qui les laisse sortir de peur qu'elle ne meure dans le centre. Les sœurs sont alors conduites dans un centre religieux qui les place de mois en mois dans des familles fascistes. Marguerite se lie alors avec une religieuse qui prend soin d'elle ; elle veut devenir religieuse à son tour mais la famille s'y oppose donc on « **l'expédie en France** » chez un oncle dans le Tarn pour aller soi-disant étudier en collège mais elle se retrouve bonne à tout faire chez un notaire. Après une année, elle tombe malade d'un problème pulmonaire et est envoyée à Pau pour se soigner dans un aérium. Elle retrouve ensuite un poste de bonne à tout faire chez un médecin dont l'épouse joue du piano et lui propose de chanter dans une chorale. Marguerite est bien traitée dans cette famille « **même si on travaillait de 7h du matin à 22h sans s'asseoir** » et prend des cours par correspondance pour passer son certificat d'études. Elle vit ensuite à nouveau chez ses parents, de retour d'Espagne et fait des ménages pour subvenir à leurs besoins avec l'aide de sa sœur. Elle sait que l'on cherche du personnel aux Nouvelles Galeries, elle « **se fait une belle robe** » et se présente en faisant valoir son bilinguisme à l'oral et à l'écrit en français et en espagnol. Elle est embauchée au rayon papeterie.

Marguerite rencontre celui qui va devenir son mari dans un restaurant ouvrier et raconte son mariage : « **je me suis mariée en 62 à Jurançon , je me suis faite moi-même ma robe de mariée et j'ai également préparé le repas, du rôti de porc avec des petits pois, des amis ont apporté du saucisson pour l'entrée et ma sœur s'est occupé du dessert. J'avais fait la mise en plis la veille, on était allé à pieds à l'église, la femme du docteur chez qui j'avais travaillé est venue jouer de l'orgue. Les témoins nous avaient offert le taxi pour aller faire une photo rue des cordeliers et le photographe a même mis la photo sur la devanture de la boutique** ».

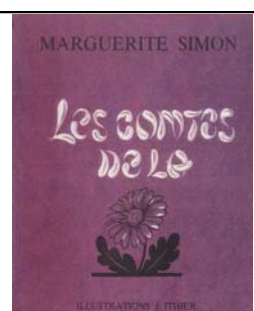
Les années s'enchaînent et les enfants naissent : Marguerite gère la maison pour huit personnes, ses cinq enfants, son couple et sa maman car son papa est reparti en Espagne « **et toute cette maisonnée sans machine à laver !** ».

Marguerite raconte son quotidien : « **je trouvais des solutions pour survivre : je prenais les vêtements à la Croix Rouge et je faisais la couture ; je tricotais des châles que je vendais dans des magasins ; j'allais au marché de Pau en fin de matinée pour avoir des produits moins chers et ensuite je faisais des conserves ; je me rendais au jardin familial sur le chemin de Buros à pieds, à 5 kilomètres ; je faisais des ménages chez le directeur des HLM et c'est ainsi que nous avons eu un appartement à Lyautey dans le premier bâtiment.** Même si Marguerite reconnaît qu'elle dormait peu, « **de 1 heure à 4 h du matin** » heure à laquelle elle se levait pour rincer le linge qu'elle avait laissé tremper la nuit, elle ne se plaint pas: « **toute ma vie depuis l'orphelinat, j'ai lutté pour survivre, trouver des solutions, ne pas pleurer, ne pas se plaindre, ne pas s'appesantir** ». Marguerite a gardé cette combativité : « **je cherche à vivre le mieux possible sans forcément avoir beaucoup d'argent. Je suis contente quand je m'achète une paire de chaussures car à 13 ans j'avais des ficelles à mes chaussures et des cartons pour semelles ; j'avais une culotte que je lavais le soir pour la remettre le matin !** ».

En 1970, Marguerite passe son permis de conduire pour transporter sa famille, son mari ne pouvant pas l'obtenir ne sachant ni lire ni écrire. « **J'avais un voisin commissaire de police qui m'a vendu sa voiture et que je remboursais petit à petit. C'était une 203 qui avait fait la guerre d'Algérie, il n'y avait plus de quatrième et les flèches de direction (ancêtres des clignotants) avaient grillé. Ce sont les passagers sur la banquette arrière (en l'occurrence souvent ma mère qui était d'ailleurs très contente) qui devaient sortir les bras pour signaler un changement de direction** ». En 1974, Marguerite a des soucis de santé et a du mal à marcher ; on lui diagnostique un rétrécissement du canal médullaire et une paralysie dans les années à venir : « **je me dis que je dois continuer à marcher et donc qu'il me faut un chien. Je vais à la SPA et je rencontre un fermier qui se débarrassait de sa chienne car elle mangeait les canards alors je l'adopte. Ainsi quand je prenais la voiture, je mettais ma chienne sur le siège passager et ma mère à l'arrière qui passait les bras pour faire office de clignotants !** ». La voiture vieillit et « **le commissaire de police me fournit, par le biais d'un collègue, une 404 familiale : 9 places ! Je pouvais sortir tout le monde : le mari, les enfants, le chien, le chat ... tout le monde criait, mon mari hurlait « pita, pita », le chien aboyait ... moi je me mettais dans ma bulle** ».

En 1978, la famille a un peu plus d'argent et acquiert un terrain à Bénéjacq pour y faire construire sa maison. Elle y emménage en mars 1979. Le mari de Marguerite est absent la semaine pour son travail et elle passe les journées seule : « **je m'occupais des poules, des lapins, du potager, je découvrais la campagne, les bois de Pau à Lourdes** ». Les enfants grandissent et Marguerite se met à l'écriture.

En 1986, elle publie les Contes de la Marguerite qui obtient le prix de la Renaissance Aquitaine.



Le couple divorce en 1990 et Marguerite s'installe à Pau, « **j'ai juste gardé mes livres** ». Marguerite fait de l'alphabétisation au service social du Hameau et entame une formation à l'AFPA pour faire le point sur ses compétences. Elle est inscrite à une formation de couture mais finalement la formation n'a pas lieu et Marguerite vit avec le RMI : « **je continue le bénévolat à droite, à gauche, je garde aussi des personnes âgées quelques heures. Mais j'avais la chance d'être habituée à vivre de peu, la Croix Rouge m'aidait en me donnant des vêtements** ». Les relations familiales sont difficiles car les enfants ont du mal à accepter ce divorce d'autant plus qu'ils doivent maintenant s'occuper de leur papa mais « **je n'étais jamais seule, j'avais un cercle d'amis, de connaissances, j'avais une vie active sur le plan intellectuel avec l'écriture, je faisais de la montagne** ».

En 2001, un ami avec qui elle marche en montagne lui propose une « **association pour vivre sous le même toit et s'entraider dans la vieillesse** ». Ils s'installent donc dans une maison à Lembeye. Ils continuent la marche ensemble, font du vélo sur un tandem et chacun s'adonne à ses activités, Marguerite pratiquant la danse sévillane. Mais ce monsieur tombe gravement malade, il se paralyse peu à peu en raison d'une tumeur au cerveau. Durant son hospitalisation, il émet le souhait de retourner vivre chez lui mais cette volonté lui est refusée du fait qu'il est célibataire. Pour tenir la promesse qu'ils s'étaient faites de s'entraider, Marguerite épouse ce monsieur qui peut ainsi retourner vivre à son domicile. Marguerite l'accompagne avec le personnel médical jusqu'à son décès en 2006. Ayant l'usufruit de la maison, elle y demeure quelques années malgré le manque de commodités dont une quasi absence de chauffage : « **toujours dans la survie, je vivais avec mes conserves du potager** ». Une chute dans l'escalier en 2009 oblige Marguerite à se faire poser une prothèse au genou. « **C'était la survie, la misère et aussi la solitude** » même si une solidarité se développe avec les voisins. Marguerite qui a toujours utilisé ses mains pour coudre, tricoter et broder pratique alors le point de croix de plus en plus intensément.

En 2010, après la vente de la maison, c'est le retour à Pau. « **Je me dis que je ne vais pas rester seule alors je cherche un groupe de broderie et j'arrive d'abord à la MJC du Laü puis au centre social de la Pépinière. L'ambiance à l'atelier est super, les gens sont chaleureux, on forme un groupe extra, les gens ne se jugent pas. Je lutte comme je peux pour maintenir ce groupe. Si ça ne va pas avec quelqu'un, je mets les choses au point pour que le groupe continue de vivre. Je me suis beaucoup occupée des deux derniers expos car pour moi ce groupe est important** ».

Marguerite se dit volontiers « **naïve, rêveuse, tout en ayant les pieds sur terre mais en n'étant pas attachée au matériel. Mon désespoir est que, à 80 ans, je ne me sens pas d'adhérer à d'autres groupes car je crains de ne pouvoir assumer plus. J'aimerais pouvoir encore danser mais avec mon genou, je ne peux plus. J'aimerais apprendre à me débrouiller avec internet mais il n'y a plus d'endroits pour apprendre à Pau. J'aurais aimé refaire de l'alphabétisation avec des étrangers mais je me rends compte, avec mes 80 ans que je ne peux plus. C'est pourquoi ce groupe de broderie est si important pour moi. J'aurais aimé enseigner dans les prisons pour aider les femmes, la broderie permet de se vider la tête** ».

Et Marguerite de conclure : « **quand on a des moments difficiles, il faut regarder l'album des beaux souvenirs que l'on s'est fabriqué. Moi, je n'oublierai jamais la joie que j'ai ressentie quand j'ai quitté l'orphelinat** ».

CHRISTIAN

Christian a 60 ans.

Il est adhérent depuis seulement quelques mois et vient au centre social chaque mercredi à l'atelier Peinture.

Quand j'ai recueilli la parole de Christian sur la question du « bien vieillir » il a répondu : **« c'est rester ouvert au monde extérieur, ne pas se renfermer sur soi-même. Regarder devant soi et ne pas se focaliser sur le passé, le passé c'est autre chose. Le futur c'est maintenant avec notre âge »**. Christian est un tout jeune retraité. Une retraite forcée en raison de graves problèmes de santé : **« j'étais hyper actif et du jour au lendemain j'ai dû tout arrêter. Moi, je n'ai pas eu le temps de me préparer à la retraite »**.

Christian est fils unique, ses parents étaient agriculteurs et son papa voulait qu'il reprenne l'activité mais Christian, dès 16 ans, se rend compte que ce n'est pas sa voie. **« Mon papa avait des idées bien arrêtées et on n'était pas toujours d'accord, je lui ai donc dit que je partais travailler à l'extérieur »**. Christian travaille à la chaîne dans une usine de chaussures pendant 9 mois mais se rend compte que ça ne lui convient pas. Il part à l'armée. Etant fils d'agriculteurs, il souhaite un changement profond et demande la Marine car il voulait **« partir pour faire le tour du monde. Quand j'ai fait mes classes, je prenais le train pour la première fois »**. Christian fait ses classes durant 3 semaines dans la Marine mais au moment de son affectation il se retrouve alors à Lorient dans les commandos des fusiliers marins à terre alors qu'il rêvait de partir à l'étranger : ses principaux voyages seront les trajets entre Nantes et Lorient en passant par toutes les petites gares entre les deux villes ! Néanmoins, Christian profite de son séjour pour passer le permis poids lourd, ce qui lui permettra d'orienter son avenir professionnel.

« J'ai commencé à travailler chez un primeur en déchargeant des caisses puis j'ai appris que l'on cherchait un chauffeur. J'ai fait ça plusieurs années : 5 000 kilomètres par semaine, c'était très formateur puis un jour, je me suis endormi au volant, j'ai fini entre deux platanes mais rien de grave. Ayant été épargné, j'ai décidé de changer ». Par le biais d'un collègue, Christian entend parler d'une place de commercial/livreur/vendeur et en quelques jours, il prend ses nouvelles fonctions. Il travaille ainsi plusieurs années puis devient commercial chez Chambourcy. Après la fermeture des agences en France, il se regroupe avec deux collègues : **« on était 3 associés, il y avait 10 ans d'écart entre chacun de nous : 32 ans, 42 ans et 52 ans, on achète 3 camions et on reprend l'activité à notre compte »**. La société se développe sur d'autres activités que les yaourts (les œufs, le jambon, le lait, le beurre) et grossit : **« on a eu jusqu'à 12 camions et plus de 50 salariés, on était à 200% dans le travail »**. Puis le premier collègue prend sa retraite en 1998 et le second en 2008.

Après avoir un temps repris une activité sur Pau en fruits et légumes, Christian finit par retourner travailler à Marmande, dans le Lot et Garonne mais la famille continue d'habiter à Pau où Christian revient chaque fin de semaine pour retrouver son épouse.

Pour le week-end de la Saint Valentin, en 2016, Christian prend sa voiture et rentre à Pau. Tout va bien. Il arrive, chez lui, pose sa valise et rejoint son épouse qui est couchée. En pleine nuit, alors que toute sa vie il a été très en forme, il fait une violente crise d'épilepsie. Sa femme appelle les secours et est elle-même victime d'un malaise dans la foulée. Le couple est transporté aux urgences et après un scanner, le verdict tombe pour Christian, on lui diagnostique une tumeur au cerveau et on l'opère rapidement : « **j'étais confiant car j'ai un tempérament positif, je pensais reprendre mon activité au bout de deux mois maximum** ». Mais entre la suppression de son permis de conduire en raison de l'épilepsie, les conséquences de l'opération et les effets secondaires des médicaments, Christian doit se rendre à l'évidence et arrêter de travailler.

Un phénomène curieux a touché Christian entre le diagnostic et l'opération de sa tumeur : « **j'ai soudain eu envie de peindre alors que je ne l'avais jamais fait ni même n'y avais pensé. J'avais de bonnes notes à l'école avec ma prof de dessins, Bernadette Serbat qui est d'ailleurs maintenant artiste peintre. J'avais également dessiné le plan de ma maison et tout son intérieur à échelle, mais c'est tout. Je pars donc dans un magasin bon marché où j'achète quelques tubes de peinture, je prends de l'acrylique pour le nettoyage à l'eau mais je n'y connaissais rien, je prends les couleurs de base, une toile et un tube de 5 pinceaux sous blister à 1,50 euros ! Et je rentre chez moi. Dans la foulée, je peins ça** ».



« **Mon opération a lieu, je passe 72 heures en soins intensifs et quand je rentre à la maison, je peins à nouveau. Sans réfléchir, et ça donne ceci** »



« **J'ai toujours ce désir de peindre mais je me rends compte que je suis maladroit. Je cherche sur internet une association où je pourrai peindre avec d'autres et obtenir des conseils. Je tombe sur le centre social de la Pépinière. J'habite Lescar, ce n'est donc pas très loin. J'y vais pour prendre une documentation. J'y retourne pour l'atelier du mardi et je rencontre Henri, le bénévole mais son atelier est complet. C'est comme cela que j'intègre le cours du mercredi avec Germaine. J'ai découvert différentes façons de travailler avec des personnes du groupe qui me donnent des tuyaux, qui m'expliquent.**

Quand je suis venu ici, je cherchais aussi à rencontrer des gens, j'avais besoin de faire une activité en groupe. J'aime le contact, j'aime que les choses bougent, j'ai toujours été actif dans mon travail. Ici, dans le centre social, j'ai retrouvé cette vie active avec des rencontres. Ça me permet de m'ouvrir à d'autres domaines, de rencontrer d'autres personnes. C'est important de ne pas se désociabiliser. Je prends plaisir à discuter avec d'autres, c'est enrichissant ». Christian ne le dit pas mais je sais qu'avant de commencer son atelier peinture du mercredi, il commence toujours par un petit café au PépiCaf en compagnie d'autres personnes.

D'un tempérament toujours battant, Christian a réorganisé sa vie : il continue certaines activités de ré-éducation, fait du yoga, de la gym, de la marche et s'est même lancé dans la création de boucles d'oreilles.

« Pour le moment, je ne m'investis pas trop dans une ou plusieurs associations car je veux garder ma liberté de bouger avec mon épouse. J'ai seulement 60 ans et j'ai besoin de temps pour moi et ma famille. Mais je sais que plus tard, je m'investirai, je l'ai fait pour la Croix Rouge ou les Restos du Cœur quand je travaillais. Je sais que j'aurai envie de le faire mais pas maintenant. Après mes soucis, je profite de la vie ».

Voici le dernier tableau de Christian.

